

Elle a des recettes à elle, pour la confection des pâtisseries, et ses blanches mains préparent des mets qu'on peut manger, dit-elle, "sans se lécher les doigts"

Est-ce assez engageant ?

Si son mari est gourmand, il sera bien servi.

Au cas contraire, il sera prodigieusement agacé, et à bon droit, de voir sa femme empiéter sur les prérogatives exclusives du chef ou de la cuisinière. Toujours confinée chez elle.

—Où est Madame ?

—A l'office.

L'ARTISTE.

Fantasque, capricieuse, tantôt triste comme un vieux tronc de saule mort, tantôt bruyante et endiablée comme la marotte de la Folie.

Toutes les incohérences de la femme, et aucun de ses charmes.

Elle regarde son mari avec un dédain méprisant, et le traite du haut en bas.

Elle crie toujours plus fort que lui, s'il s'avise de crier, et elle reste maîtresse du champ de bataille, qu'il abandonne prudemment au plus vite, préférant la honte de la fuite aux risques de la défaite.

Elle court les expositions artistiques, et critique haut, amèrement et impitoyablement tout ce qui lui tombe sous les yeux.

LA PARFAITE.

Plus rare que le rare phénix, plus introuvable que le trèfle à quatre feuilles ; aussi bonne que jolie, aussi jolie que spirituelle, aussi spirituelle qu'aimable, aussi aimable que dévouée, aussi dévouée qu'indulgente, aussi indulgente que... On n'en finirait pas.

C'est un ange, une fleur, une sainte, une charmuse.

Adore son mari, auquel elle a communiqué une partie de ses qualités ; mais qui parfois cherche un défaut dans cette merveille, ne fût-ce que pour changer un peu.

La femme parfaite... un rêve dont on rêve.

—Mais, me direz-vous... ce ne serait plus la femme.

Soit ! mais ça ne serait pas déplaisant.

PIERRE CANTELAUS.

DIALOGUE DE NOEL.

ENTRE JOSEPH ET MARIE, JEUNES ENFANTS.

MARIE.

Pendant que tu dormais, Joseph, dans son berceau
J'ai vu petit Jésus ! Je l'ai vu ! qu'il est beau !
Oh ! qu'il est beau ! Joseph, et que je suis contente !

JOSEPH.

Tu sais bien que maman ne veut pas que l'on mente
Marie ; ah ! c'est péché ! Non, papa bien souvent
Sur ces bras m'a porté dans l'église en disant :
" Viens voir petit Jésus ; " en avant, en arrière,
Partout je regardais pour dire ma prière,
Mais je ne l'ai pas vu. T'aime-t-il plus que moi ?

MARIE.

Papa ne t'a pas dit encore qu'avec la foi
On le regarde alors ?

JOSEPH.

La foi ! que veux-tu dire ?

MARIE.

Où la foi... mais qu'importe ? Il faudrait savoir lire
Pour te l'apprendre ; écoute : Au milieu de la nuit,
Les anges du bon Dieu, doucement et sans bruit,
Du Ciel l'ont emporté pour nous sur la terre ;
Couché sur de la paille, entouré de lumière,
Il dort le cher petit ! Joseph, il est si beau
Que si tu l'avais vu dans son petit berceau,
Tu dirais comme moi. Dis donc qu'il est aimable !

JOSEPH.

Oui.

MARIE.

Maman m'approcha tout auprès de la table
Où les anges l'ont mis ; je vis qu'il souriait,
Le cher petit Jésus ! et qu'il me regardait !
Tendant vers moi ses bras plus blancs que de la soie,
Je crus qu'il désirait, ô mon cœur, quelle joie !
Qu'il voulait m'embrasser ! car les petits enfants,
Tu sais, s'aiment entre eux ; ils sont si peu méchants !

JOSEPH.

Il ne t'a pas parlé ?

MARIE.

Non, mais jusqu'aux dernières
Je lui redis longtemps les plus belles prières
Que maman nous fait dire à ses genoux, le soir.
Plus je le regardais, plus je voulais le voir !
Puis je lui demandai pour nous deux des étrennes :
Que bientôt en santé dans mes jeux tu reviennes ;
Que papa, que maman ne nous laissent jamais.
Bien certain, des enfants parmi lesquels j'étais,
C'est à moi qu'il daigna le plus souvent sourire,
Car si je l'aimais bien, je savais le lui dire !
Tu te souviens, Joseph, du petit orphelin
A qui, tous deux, hier nous donnâmes du pain !
Eh bien ! j'ai demandé qu'il lui donne une mère
Pour que le pauvre enfant ne souffre plus sur terre.
On a déjà beaucoup ! L'orphelin reste ici ;
C'est un frère de plus ! disons lui donc " merci ! "

JOSEPH.

Oh ! je veux le prier aujourd'hui, la demande
Que je lui ferai, vas ! Faut-il qu'il m'entende ?

MARIE.

Il nous entend partout.

JOSEPH.

Je voudrais être beau
Et ressembler en tout au Jésus du berceau !

MARIE.

Crois-tu l'obtenir ?

JOSEPH.

Oui.

MARIE.

Joseph, prions ensemble !
Faites, petit Jésus, que Joseph vous ressemble ;
Pour papa, pour maman, bon Jésus, nous voulons
Que jamais au tombeau nous ne les pleurons :
Ils sont si bons pour nous ! Jésus, de l'amour même
Dont vous nous entourez, faites que l'on vous aime ;
Merci pour l'orphelin ; que Joseph aille mieux,
Bien certain, nous irons vous revoir tous les deux.

La mère entendait tout ; joyeuse, elle dépose
Au front de ses enfants un bien tendre baiser.
O Jésus, protégez ces deux boutons de rose,
Veillez sur eux, dit-elle, ils peuvent se faner.

MAXIMILIEN COUPAL.

Coteau Landing, Décembre 1884.

FEUILLETON DU "JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 14.

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

XXI

Le valet prit un air humble, mais très sincère :
—Ah ! c'est que si monseigneur reçoit des nouvelles de M. le comte et qu'il y soit question du paquet que j'ai porté ce matin à Maisons Laflitte pour monseigneur...

—Eh bien ? fit Andras.

—Monseigneur voudra bien ne pas faire savoir à M. le comte que je n'ai pas, dès hier soir, accompli ses ordres...

—Dès hier soir ? Que signifie ? Expliquez-vous, voyons ! dit le prince d'un ton bref.

—M. le comte m'avait bien recommandé, en partant hier, de remettre à monseigneur le paquet, le soir même... Je demande pardon à monseigneur... J'étais invité... Un repas de noces... Et alors, je me suis laissé aller à ne remplir que ce matin les instructions de M. le comte... Seulement, monseigneur n'étant plus chez lui, à Paris... j'ai pris le train de Maisons-Laflitte. Mais, j'espère que, malgré tout, je ne suis pas arrivé trop tard... Oh ! M. le comte y tenait beaucoup et, s'il savait... je serais désolé qu'il eût quelque chose à me reprocher !—On a son amour propre.

Andras écoutait, le regard enfoncé dans les yeux du domestique, un peu troublé et décontenancé maintenant par cet inquisition maudite.

—Ainsi, le comte Menko voulait que ce paquet me fût remis dès hier ?

—Je supplie monseigneur de ne pas dire à M. le comte qu'il n'a pas été obéi.

—Dès hier ? répéta Andras.

—Hier, oui, monseigneur. M. le comte est parti là-dessus, croyant bien... Et, en somme, il avait le droit de croire que ça serait fait... Car je suis scrupuleux dans mon service, monseigneur, très scrupuleux... Et si monseigneur avait, un jour, besoin de...

Le prince arrêta d'un geste le valet qui menaçait de continuer. Il répugnait à Andras de mêler cet homme à un secret de sa vie. Et quel secret ! Mais visiblement le domestique ignorait quelle hideuse commission Menko lui avait confiée. Pour le valet, ce paquet, contenant de telles lettres, était un paquet comme un autre. Andras en était persuadé, au soir, à l'attitude de l'homme humilié d'avoir manqué à son devoir.

Un mot de plus échangé avec le valet, et Andras se fût senti humilié lui-même. Mais il retenait de cet entretien l'idée que Menko avait voulu non pas l'insulter dans sa joie, mais lui tout révéler alors que le mariage pouvait encore n'être pas célébré. Menko avait voulu atteindre Marsa, plus encore que lui, Andras. Cela était visible dans la recommandation précise faite à cet homme. Et à quoi avait tenu que le nom de Zilah ne fût pas porté par une femme compromise ? A quoi ? A un repas de laquais, à une faite de valetaille ! La vie a de ces hasards ironiquement meurtriers. Ces mains, ces mains de rustre, avaient tenu pendant des heures son bonheur à la fois et son honneur, son honneur à lui, Andras Zilah, l'honneur de toute sa race !

Le prince revint à son logis qu'il avait quitté, croyant y ramener, ce soir-même, toute frissonnante, l'adorée que son mépris et sa haine souillaient maintenant. Oh ! il essaierait de savoir où Menko était allé. Il le châtierait. Quand à Marsa, maintenant, pour lui, elle était morte.

Mais, dans ce tourbillon du nouveau monde, où, comme un grain de sable dans une machine immense, disparaîtrait ce Michel Menko, comment